

## PROLOGUE

### POUR UNE SÉMANTIQUE PLURIELLE

Amir BIGLARI et Dominique DUCARD

Parmi les différents sous-domaines de la linguistique, la sémantique est la dernière à avoir été prise en compte, après la phonétique/phonologie, la syntaxe et la morphologie. Le terme même de « sémantique » n'apparaît qu'en 1879, et n'est diffusé dans les milieux scientifiques qu'en 1897 par Michel Bréal. Celui-ci entend par-là « la science des significations » (dérivé du grec σημαντικός, construit à partir du verbe σημαίνω : signifier), « par opposition à la *phonétique*, la science des sons » (p. 9). Au début, les études de sémantique faisaient appel, principalement, à la rhétorique classique et/ou à la psychologie sans s'inscrire dans une véritable perspective linguistique<sup>1</sup>. La constitution d'une sémantique linguistique à proprement parler date des années 1960 où les linguistes se mettent notamment à convoquer les outils de la phonologie afin de traiter du plan du contenu des langues, démarche qui a donné naissance à la sémantique structurale<sup>2</sup>.

Ce retard dans l'étude de la sémantique linguistique a eu pour origine la difficulté liée à la complexité de son objet, la signification, qui était souvent perçue comme une *substance psychique* qu'on ne peut pas saisir. Rappelons-nous, à titre d'exemple,

1. *La Sémantique*, parue dans la collection « Que sais-je ? » en 1955 sous la plume de Pierre GUIRAUD, met en avant cette difficulté : « la sémantique souffre de n'avoir encore ni exactement défini son objet, ni clarifié sa terminologie » (p. 5).
2. GREIMAS et COURTÉS notent : « C'est dans les années 1960 que l'utilisation du modèle phonologique – reposant sur le postulat plus ou moins explicite du parallélisme des deux plans du langage – a ouvert la voie à ce qu'on appelle communément la sémantique structurale. Considérant que le plan de l'expression d'une langue est constitué d'écarts différentiels et qu'à ces écarts du signifiant doivent correspondre des écarts du signifié (interprétables comme des traits distinctifs de la signification), cette nouvelle approche trouve là un moyen d'analyser les unités lexicales manifestes (morphèmes ou assimilées) en les décomposant en ces unités sous-jacentes, plus petites (dites parfois minimales), que sont les traits sémantiques ou sèmes » (1979, p. 326). Rappelons également que les premiers travaux qui relèvent de la sémantique linguistique ont été d'ordre historique, donc diachronique. La sémantique synchronique est plus tardive. Pour l'historique de la sémantique depuis son début jusqu'à la période structuraliste, on pourra se reporter à la *Sémantique structurale* de GREIMAS (1966, p. 6-7).

que Léonard Bloomfield la considérait comme une entité qui ne concerne pas directement la langue elle-même et sur laquelle le linguiste n'a pas à s'exprimer : « Nous avons défini la *signification* d'une forme linguistique comme la situation dans laquelle le locuteur l'énonce et la réponse qu'elle provoque de la part de l'auditeur » (1970 [1961], p. 132). Ou bien, André Martinet était d'avis que la syntaxe s'occupait de la « forme du signifiant » et que la sémantique concernait la « forme du signifié », ce qui était une façon de dire que la sémantique ne relevait pas de la linguistique (voir Ducrot, 2013, p. 42-43)<sup>3</sup>.

En effet, comme l'affirmait Algirdas Julien Greimas : « Il est extrêmement difficile de parler du sens et d'en dire quelque chose de sensé » (1970, p. 7). L'une des conditions préalables à l'étude de ce phénomène complexe a été de construire une métalangue permettant de décrire la langue de façon objective : « Il a fallu que se produise une révolution des esprits – substituant aux certitudes d'une description des “faits” du langage l'idée que la linguistique n'est qu'une construction théorique, cherchant à rendre compte de phénomènes autrement (et directement) insaisissables –, pour que la sémantique puisse être admise et reconnue comme un langage construit, capable de parler du langage-objet » (Greimas et Courtés, 1979, p. 326).

De fait, sont apparues, progressivement, différentes approches s'occupant de la signification. Il semble que la définition que propose Oswald Ducrot soit à la fois suffisamment large et suffisamment rigoureuse pour désigner la sémantique comme un champ de recherche uni, tout en respectant la pluralité des approches : « La sémantique vise [...] à donner le moyen d'interpréter ces formules [= “celles fournies par une langue donnée, par exemple une phrase de cette langue”], de les mettre en correspondance avec autre chose, cet “autre chose” pouvant être la réalité, ou bien d'autres formules (de ce même langage ou d'un autre) » (1995, p. 776). Chaque mode de mise en correspondance marquerait ainsi une manière spécifique de dégager la signification et de la décrire par la suite.

Actuellement, il n'existe pas d'ouvrage permettant au chercheur, à l'enseignant et à l'étudiant, travaillant dans le champ des sciences du langage ou plus largement en sciences humaines et sociales, d'avoir une vue générale et comparative des divers théories et modèles en sémantique. Parmi les livres à caractère didactique ou encyclopédique, anciens ou plus récents<sup>4</sup>, rappelons le bref mais dense ouvrage d'Irène Tamba-Mecz, *La Sémantique* (première édition en 1988<sup>5</sup>), dans lequel la sémantique est définie comme « une discipline linguistique qui a pour objet la description des significations propres aux langues, et leur organisation théorique » (édition 1991, p. 4).

3. DUCROT s'oppose évidemment à cette conception : « la sémantique donne la forme du signifié et la syntaxe donne une réalisation possible du signifié, mais pas sa forme fondamentale » (*ibid.*, p. 43).

4. Voir, par exemple, MOUNIN (1974), REY (1973, 1976), NYCKEES (1998b), TOURATIER (2000), LARRIVÉE (2008).

5. Le deuxième ouvrage avec le même intitulé paru dans la collection « Que sais-je ? », après celui de Pierre GUIRAUD (1955) mentionné plus haut.

Après un aperçu historique, l'auteure passe en revue différentes conceptions de l'étude sémantique, aborde les grands problèmes posés par cette étude, en concluant prudemment, au regard de l'évolution de la discipline, à son « impossible délimitation ».

Ici, notre objectif consiste, avant tout, à faire apparaître, dans un format le plus unifié possible, les principales théorisations linguistiques de la signification et du sens<sup>6</sup> développées actuellement dans l'espace francophone, qui n'est pas bien entendu limité par une sphère géographique, et dont la portée théorique est censée être transposable, en tenant compte de la diversité des langues et des cultures. Sans prétendre à l'exhaustivité, d'autant qu'il s'agit d'un domaine en évolution constante, cet ouvrage ambitionne de réunir les modèles théoriques et les méthodes les plus représentatifs. Chaque chapitre vise à expliciter les postulats et les principes qui sous-tendent l'approche présentée, à souligner la méthodologie adoptée, à développer ses principaux concepts, avec des exemples d'analyse devant permettre au lecteur de comprendre la démarche et de mesurer l'intérêt de l'application qui est faite des éléments théoriques dans leur caractère opératoire. Il s'agit, enfin, de signaler les points d'achoppement et les problèmes rencontrés, et d'esquisser des perspectives d'avancée. Les résumés indicatifs des chapitres donneront un premier aperçu des convergences et des divergences relatives, liées aux choix épistémologiques et méthodologiques qui les déterminent. Chaque chapitre constituant une unité de lecture autonome, l'ordre de présentation retenu tente de suivre, autant que possible, des rapprochements selon des liens de dérivation d'une approche à l'autre, ou se justifie par des principes partagés, parfois aussi par des points de frottement. Quant aux titres, il s'agit tantôt d'appellations déjà stabilisées dans la communauté scientifique, tantôt de dénominations servant de descripteurs distinctifs, choisis d'un commun accord avec les auteurs.

Jean-Claude Anscombe présente la *sémantique argumentative*, dont la première étape a été la *théorie de l'argumentation dans la langue*, paradigme qu'il a commencé à élaborer dès les années 1970 avec Oswald Ducrot et qui a eu un impact considérable sur les recherches sémantiques de ces dernières décennies. Il retrace les divers stades de l'évolution de la théorie de départ, qui passe par la *théorie des topoï* pour aboutir aujourd'hui à une forme radicalisée de la même conception du langage. Cette théorie conçoit la valeur sémantique de base comme un ensemble d'instructions

---

6. Les concepts de *signification* et de *sens* n'ont pas toujours les mêmes acceptions chez les linguistes. Ce qui semble, toutefois, être majoritairement admis, c'est que la *signification* correspond à des formes linguistiques signifiantes dans une langue, et que le *sens* d'une séquence linguistique implique des paramètres contextuels et situationnels, ainsi que des connaissances partagées par une communauté de locuteurs. Il en est de même du couple *langage/langue* ou même *texte/discours*, dont les acceptions sont variables selon les auteurs et les cadres théoriques. Le problème est double, dans la mesure où il existe tantôt des définitions variées, tantôt des emplois relevant d'un emploi ordinaire de ces termes, sans un contenu conceptuel défini. À l'heure actuelle, une terminologie normalisée n'étant pas applicable à tous les paradigmes, le lecteur aura à contextualiser ces termes et à tenir compte de la fluctuation de leurs significations dans les chapitres de cet ouvrage.

pour la construction d'un sens pour le discours où apparaît l'énoncé considéré. Cette valeur sémantique reposant sur la place de l'énoncé dans le discours, le sens y est de nature *syntagmatique*. De plus, un nombre important de phénomènes amène à voir ces instructions comme étant de nature fondamentalement argumentative. Ce type de sémantique s'oppose ainsi aux sémantiques qui conçoivent le sens comme la description d'un état *externe* de choses, mais aussi à celles qui considèrent la langue comme étant essentiellement un instrument de communication. Ensuite, l'auteur examine certains problèmes auxquels se heurte la *sémantique argumentative*, en particulier dans sa version radicale. Pour y remédier, une autre théorie est avancée, la *théorie des stéréotypes* qui, tout en conservant l'idée d'une sémantique syntagmatique, abandonne certaines des hypothèses initiales, en particulier : (i) le rôle fondamental de principes abstraits graduels, les *topoi*; (ii) la nature exclusivement rhétorique du sens. Dans le cadre de la *théorie des stéréotypes*, le sens se fonde essentiellement sur des phrases génériques d'un certain type, représentant des savoirs communs, desquelles on peut déduire des enchaînements éventuellement argumentatifs, mais aussi des enchaînements d'une autre nature, par exemple ceux mettant en œuvre des anaphores associatives. Avec cette théorie, on passe ainsi d'une sémantique syntagmatique basée sur des principes argumentatifs à une théorie toujours syntagmatique mais s'appuyant sur des savoirs communs, qui peuvent servir, non nécessairement ni exclusivement, des visées argumentatives.

Marion Carel poursuit avec la *théorie des blocs sémantiques*, qui est une autre forme de développement radicalisé de la théorie de l'argumentation dans la langue. Elle postule que le sens des énoncés est paraphrasable par des enchaînements argumentatifs reliant deux propositions grammaticales par une conjonction du type *donc* ou du type *pourtant* et que les relations de ces enchaînements structurent le texte. Dans cette optique, permettant de prévoir le sens des énoncés selon les emplois qui sont faits des mots, la signification d'un mot est conçue elle aussi comme argumentative. Elle est constituée de schémas d'enchaînements dont les relations formelles permettent de rendre compte des relations qu'entretiennent les mots qui les expriment et du même coup des énoncés qui les intègrent. La signification lexicale n'est cependant pas conçue comme une contrainte à dire. Le locuteur qui saisit la langue est libre de donner aux termes qu'il utilise divers rôles et de construire ainsi de nouveaux enchaînements et de nouvelles mises en regard. La signification des mots ne nous oblige pas à développer et répéter, texte après texte, la structure argumentative de la langue. La structure que le lexique peut donner à un texte n'est pas la nécessaire structure de tous les textes. L'entrelacement des mots, laissé au choix du locuteur, a lui aussi un rôle. Cela dit, la structure de la langue est une norme qui arbitre nos discours. C'est par rapport à elle que nous jugeons cohérents les discours doxaux et, à l'inverse, figurés ou paradoxaux les autres. C'est en référence à la structure du lexique que nous jugeons tel discours convaincant et tel autre non, tel discours banal et tel autre sémantiquement

riche. Cette théorie soutient alors que la langue préfigure l'image que nous donnons de nous-mêmes, la solidité de notre discours et sa qualité stylistique.

Pierre-Yves Raccah expose la *sémantique des points de vue* qui est, elle aussi, une extension de la théorie de l'argumentation dans la langue. Cette approche part d'une critique de la conception qui s'intéresse à la description des contenus supposés transmis par les énoncés. Selon l'auteur, une telle conception a deux défauts essentiels : elle exclut la sémantique de la linguistique ; elle exclut la sémantique des sciences empiriques. S'opposant à cette conception qui réduit la signification à des contenus informationnels ou de pensée, la sémantique des points de vue préconise de distinguer nettement ce qu'un sujet parlant comprend de ce qui, dans les unités de langue, lui fait comprendre ce qu'il a compris, dans la situation dans laquelle il l'a compris et avec les croyances et les connaissances qu'il avait au moment où il le comprenait. Elle privilégie ainsi une conception *manipulative* de la communication langagière, dans laquelle les unités de langue utilisées dans les énoncés fournissent des instructions pour la construction et l'articulation de points de vue. L'auteur montre qu'une telle approche, associant les implicites des argumentations à des présupposés idéologiques, permet de rendre compte de cette faculté extrêmement robuste que les sujets parlants ont de comprendre très vite, et avec très peu de matériaux, à quelles idéologies les locuteurs se présentent comme adhérant. Ce qui nous rapproche de la polyphonie linguistique. En combinant des descriptions de « mots ordinaires » et d'opérateurs ou connecteurs, la méthode contribue à affiner l'analyse sémantique des effets idéologiques des énoncés, et fournit une substance sur laquelle les opérations cognitives s'inscrivent, permettant d'unifier les approches argumentationnelles et les approches polyphoniques, dans le cadre général d'une sémantique instructionnelle.

Comme le nom de *sémantique des possibles argumentatifs* l'indique, Olga Galatanu situe également son approche dans la lignée de la sémantique argumentative, en visant le sens discursif, distingué de la signification des termes, stabilisée en langue et partagée culturellement. Celle-ci est comprise comme l'ensemble des potentialités d'un mot – son « protocole sémantique » –, que les discours exploitent et reconfigurent (reconstruction / déconstruction), en déterminant l'orientation axiologique de ses occurrences, à partir de l'orientation argumentative et descriptive des unités lexicales. La méthode trouve ainsi son champ d'application dans l'analyse des discours et des interactions. Outre son lien avec la sémantique argumentative et avec la proposition sémantique de Putnam, la SPA se reconnaît des « alliances » avec certains travaux en sémantique cognitive et avec la métalangue sémantique naturelle. Et c'est par l'étude de la modalisation interne aux mots qu'elle revendique un apport nouveau. Olga Galatanu précise l'emploi qui est fait de concepts présents chez d'autres auteurs et redéfinis dans le cadre théorique, avec ses hypothèses explicatives des « mécanismes sémantico-discursifs », entre Possibles argumentatifs et Déploiements argumentatifs. La méthode recourt ainsi aux descriptions lexicographiques, confrontées aux emplois discursifs, qu'une enquête expérimentale peut compléter. La triangulation de ces trois

entrées est présentée comme une réponse aux problèmes rencontrés. Nous retrouvons ainsi, articulées en système, des questions présentes dans d'autres théorisations : rapport entre représentations cognitives et représentations sémantiques, entre savoirs culturels et significations communes, dénotation et doxa, virtualités sémantiques et actualisation discursive.

La *métalangue sémantique naturelle* ou MSN (en anglais *Natural Semantic Metalanguage* ou NSM) est, selon Bert Peeters, de par sa vocation universalisante, une réponse à la diversité des langues-cultures et aux déformations que génèrent les essais de traduire sémantiquement les formes d'expression d'une langue-culture dans les termes d'une autre langue-culture. L'auteur, lui-même contributeur au perfectionnement du système, rappelle les grandes étapes historiques de la formation de la MSN. La méthode consiste, par application d'un principe de simplicité maximale, à expliciter la signification d'un mot au moyen d'une *paraphrase réductrice*, à l'aide de *primitifs sémantiques* (65 en l'état actuel de la théorie), qui sont les éléments dont la combinatoire est la syntaxe, en toute langue, chaque langue étant *isomorphe* à une autre dans sa version MSN. Dans cette perspective, une définition ou explicitation, est une « hypothèse » (Wierzbicka) ou une « expérience » (Goddard). C'est dire si le sens des mots relève d'une intuition linguistique étayée par la maîtrise de la MSN. À la notion de primitif ont été adjointes d'autres notions pour construire la grammaire MSN, en y associant une extension culturelle et une version pédagogique pour l'« éducation » interculturelle et inter-langues. La MSN réactive ainsi l'idée ancienne d'une matrice sémantique minimale, formulable en langue naturelle. Nous sommes ainsi conduits à nous interroger d'un côté sur les corrélats cognitifs des primitifs notionnels, qui ont été dégagés à partir de leurs formes lexicalisées et de la catégorisation du monde que la MSN propose, et d'un autre côté sur l'appareil et l'activité métalinguistique qu'elle sollicite, notamment dans une optique didactique.

Le modèle de *sémantique instructionnelle* présenté par Gilles Col, qui reprend et prolonge la « théorie de la construction dynamique du sens » (Victorri et Fuchs), part du principe qu'un énoncé est composé d'un ensemble d'éléments en interaction, que chaque élément, déterminé par cette interaction même, participe à la construction du sens de cet énoncé. À la question que soulève la polysémie, entre variations et invariants, diversité et unicité, Gilles Col répond en posant que le sens résulte d'*instructions* réciproques données par les unités. C'est un mécanisme ascendant-descendant, selon le principe de *compositionnalité*, qui règle la sélection des significations des éléments qui sont dans un rapport d'interdépendance. Comment s'effectue cet ordonnancement dans le cours du discours et comment en rendre compte ? La sémantique instructionnelle opte pour une position gestaltiste et constructiviste, en s'appuyant notamment sur des travaux en psychologie cognitive concernant la perception du langage et le traitement de l'information. C'est en référence à ces travaux, outre les renvois à d'autres théories linguistiques, que Gilles Col expose les principaux concepts du modèle, à commencer par celui d'*instruction*, aussi de *scène verbale*, où

sont évoqués des *entités* et des *procès*, et il précise comment les unités fonctionnent et s'assemblent selon un double mouvement de *convocation-évocation*. Ce fonctionnement dynamique implique que soit proposée une description abstraite de chaque unité couvrant ses possibilités de sens en fonction du cotexte et un ordre de traitement qui ne soit pas linéaire. C'est ce qui est montré avec un exemple d'énoncé et l'analyse des étapes de la construction du sens. Comme le signale l'auteur en conclusion, il resterait à contrôler ce modèle sémantique, qui est une simulation d'un processus de traitement de l'information, par des tests expérimentaux en psychologie cognitive, aussi à le mettre à l'épreuve dans divers types de langues.

*Sémantique cognitive* ou sémantiques cognitives ? Si l'histoire des idées linguistiques recouvre l'histoire des idées sur le rapport entre le langage et la pensée, c'est dans les années 1970 que se constitue aux États-Unis un courant d'étude qui va chercher à décrire et à comprendre les formes significatives du langage en termes de contenus ou de processus mentaux. C'est à ce courant américain que Jean-Michel Fortis s'intéresse, en mentionnant par ailleurs, pour les écarter, les linguistes français qui ont pu être qualifiés de cognitivistes mais sans que l'on puisse les assimiler à celui-ci. Retenons d'emblée ce qui est asserté au début : la sémantique cognitive « est majoritairement *représentationnaliste*, c'est-à-dire tend à minorer les aspects fonctionnels et discursifs pour se concentrer sur le contenu conceptuel des formes », ce à quoi s'opposent d'autres théories. L'exposé de la conceptualisation cognitive des constructions linguistiques montre comment l'interprétation sémantique s'appuie sur des schémas de perception et d'action, à commencer par la structuration de l'espace, privilégiée dans les premiers travaux, et transposée ensuite à d'autres dimensions de l'expérience. Ce qui nous conduit à la thèse que partagent Lakoff, Langacker et Talmy : « notre conceptualisation des entités a comme modèle fondamental l'expérience du monde physique ; c'est ce que nous dénommerons *physicalisme expérimentiel* ». Jean-Michel Fortis revient sur des théorisations qui ont joué un rôle central : la théorie du prototype et son application sémantique, avec ses effets sur les procédures d'analyse de la différenciation et de la variation, la théorie des métaphores conceptuelles, dans l'établissement de corrélations entre l'affectivo-sensori-moteur et l'expression linguistique, et la théorie des espaces mentaux, à partir de problèmes de référenciation et d'intégration conceptuelle. Si la sémantique cognitive est, historiquement, cette « entreprise de refondation conceptualiste de la linguistique », elle nous conduit à nous interroger sur sa double direction, qui recoupe la dualité sémasiologie-onomasiologie : rechercher les bases conceptuelles des constructions linguistiques ou psychologiser les expressions linguistiques. Problème repris par l'auteur lorsqu'il remarque l'ambiguïté de la sémantique cognitive quant à son autonomisme, ou les positions divergentes sur le rapport entre concepts et signes.

La démarche théorique de Vincent Nyckees se base sur le principe de la sémiotité de la cognition humaine, c'est-à-dire de sa reconfiguration par les langues, et elle procède de l'exigence de faire tenir ensemble l'opérativité des significations (tant

épistémique que praxique) et leur historicité, impératif généralement négligé, selon l'auteur, par les théoriciens du langage ou des significations. L'objectif est de réarticuler ces deux dimensions du langage, dans ses configurations historiques, en tant qu'il permet d'analyser ce qui nous arrive, d'agir dans le monde et d'interagir avec nos semblables. De ce point de vue, la cognition est médiée et l'expérience est située. Vincent Nyckees revient sur la conception saussurienne du signe, en prise avec la question de l'arbitraire et de la contingence des significations, pour souligner l'importance de la conscience linguistique. Dans sa démonstration, il va des contradictions aperçues chez Saussure à l'incapacité de la sémantique cognitive, du fait de ses postulats, à expliquer rigoureusement les évolutions sémantiques. Dans le rapport entre le monde, la pensée et le langage, celui-ci est cognitivisé et réarticule les deux premiers. Le médiationnisme vise à réconcilier (tout en les dépassant) les conceptions purement référentielles (parler, c'est décrire/représenter le monde) et les conceptions purement pragmatiques (parler, c'est agir sur autrui) de la signification. Cette approche prend ainsi position au regard d'une théorie de la connaissance et participe d'une anthropologie sémiotique et culturelle. Vincent Nyckees en développe les conséquences pour l'analyse sémantique. L'activité individuelle et sociale des locuteurs dans l'élaboration des significations est mise en avant, et le changement sémantique est abordé selon une conception continuiste et adaptative. Si la théorie médiationniste s'est déjà illustrée par des propositions et des études de cas relevant de problématiques sensiblement différentes, elle entend aussi aborder d'autres domaines linguistiques et conduire des analyses à plus large échelle.

Georges Kleiber nous introduit à une *sémantique référentielle*, qu'il a conçue et développée depuis de nombreuses années, et qui postule que l'on ne peut traiter les problèmes du sens sans faire appel au réel, c'est-à-dire sans faire intervenir l'extralinguistique. Cette position, en prise avec les « choses » du monde, est soutenue par l'idée que le sens n'a de sens que dans et par le réel. La démonstration se déroule en deux mouvements. Le premier présente d'abord ce que Rastier appelle le *paradigme référentiel* du sens, pour exposer ensuite les deux principaux écueils sur lesquels on le fait habituellement échouer : (i) réduire la langue à une « nomenclature » ; (ii) introduire une rigidité trop grande qui ne peut rendre compte de la flexibilité et de la variation sémantiques observées. Le second mouvement est pour apporter une réponse à ces deux objections. Georges Kleiber montre que le reproche « nomenclaturiste » ne tient plus à partir du moment où l'on accepte que les unités lexicales renvoient à des entités (concepts ou catégories) extra-linguistiques qui font partie de ce que nous croyons être la réalité ou le monde et que ces entités ne sont pas forcément les mêmes d'une langue à une autre, étant donné que la modélisation intersubjective qui les a stabilisées trouve sa source à la fois dans notre expérience perceptuelle et dans une dimension socio-culturelle et historique. L'instrument de cette stabilisation démiurgique est la dénomination, qui est généralement le parent pauvre des études sémantiques. L'auteur met ensuite en évidence le fait que l'objection de la trop grande rigidité n'est

pas valide non plus, dans la mesure où la flexibilité interprétative qu'on lui substitue n'est plus à même de rendre compte de l'interprétation référentielle – « choseïste » – manifestée. Kleiber préconise ainsi, à la suite de Paul Siblot (1990), « une sémantique qui n'a plus peur du réel ».

David Piotrowski aborde la *sémantique morphodynamique*, qui s'élabore au croisement de plusieurs axes problématiques : le structuralisme saussurien, la morphodynamique et la phénoménologie, et où la question du signe occupe une position cardinale – précisément en ce que les formes internes du signe, ces formes qui en établissent l'unité et configurent son apparaître, se trouvent recouvrir ses formes externes, entendues comme régimes de ses fonctionnements observables et auxquels la sémiolinguistique, comme discipline empirique, s'intéresse. Sur le plan théorique, il s'agit de reprendre la perspective structurale en en donnant une détermination mathématique « adéquate », au sens où les formes dynamiques et topologiques retenues livrent l'expression formelle des intuitions structurales au fondement de la pensée saussurienne. Pour y parvenir, l'auteur revient sur les concepts centraux de *différence*, d'*opposition*, de *rapport* (*syntagmatique* et *paradigmatique*) et de *valeur* pour, d'abord, identifier leurs articulations au sein d'un dispositif fonctionnel unitaire, puis, par le recours à la morphodynamique, en produire l'expression formelle adéquate. Sur cette base, il sera alors possible de progresser sur des questionnements fondamentaux, notamment d'ordre phénoménologique et gnoséologique. Aussi cette contribution montre-t-elle que l'architecture fonctionnelle du signe saussurien détient une signification phénoménologique en ce qu'elle rend compte, en l'affinant, de l'analyse husserlienne du phénomène-signe, en termes attentionnels. La langue se découvrira alors comme un système qui, livrant les moyens de sa propre transgression, et ouvrant sur des jeux d'ajustement et de reconfiguration des signifiés, se trouve intrinsèquement pourvu d'une dimension praxique. Corrélativement, l'implication de la légalité dans l'élaboration des formes de la phénoménalité sémiolinguistique débouche sur une conception expressiviste, où les régimes de sens, portés par les projets socioculturels et configurés au travers de contraintes normatives, « habitent » les formes mêmes de l'apparaître sémiolinguistique et sont ainsi passibles d'une appréhension immédiate.

Laurent Roussarie nous fait pénétrer dans le domaine de la *sémantique formelle*, dont la connaissance, dans le détail des analyses, exige la maîtrise de langages symboliques, qui ne sont, rappelle l'auteur, que des moyens d'explicitation et de contrôle l'analyse. Il peut en effet être reproché à cette sémantique son abstraction logique et réductrice. La présentation qui en est faite, dans son évolution historique, depuis la logique frégréenne jusqu'aux développements les plus récents, explicite les principes de base et la méthode de raisonnement qui sont au fondement de cette approche du sens. C'est à Montague, avec ses modèles de grammaire, que l'on doit l'essentiel de ces développements depuis les années 1970, et dont le programme est résumé dans cette affirmation : « la syntaxe d'une langue est une algèbre, sa sémantique est une algèbre et il existe un homomorphisme de la première vers la seconde ». La sémantique formelle repose

sur le couple dénotation/sens : la valeur de vérité d'une phrase est sa dénotation et son sens se ramène aux conditions de vérité de celle-ci, ce qui en fait une sémantique vériconditionnelle, et elle applique le principe de compositionnalité de la syntaxe dans l'interprétation sémantique des énoncés. Deux principes que réfutent d'autres théories de la signification linguistique. Laurent Roussarie n'ignore pas les critiques qui ont été adressées à la sémantique formelle, basées sur des présupposés théoriques, des contre-exemples ou l'insuffisance de certains raisonnements, il les reprend et ne peut que renvoyer aux travaux qui montrent le dynamisme d'une recherche dont la cohérence n'est pas contestable. Il en admet aussi les limites et la portée, mais mentionne la diversité des phénomènes linguistiques aujourd'hui pris en compte et le renouveau des propositions théoriques, attestant ainsi de l'avancée de la recherche.

Pour Jean-Pierre Desclés, il s'agit d'unifier dans un même modèle deux directions de recherche : la sémantique cognitive et la sémantique formelle. La théorie, appelée GRACE (Grammaire des opérations applicatives, cognitives et énonciatives) se présente comme une compilation (au sens technique de l'informatique) effectuée par des changements de représentations, en articulant trois niveaux de représentation (syntagmatique, interprétatif, sémantico-cognitif). Cela conduit à une démarche analytique ascendante (ou sémasiologique) et à une démarche synthétique descendante (ou onomasiologique) en mettant en jeu des opérations d'application à des opérands de différents types fonctionnels d'opérateurs. Si l'on peut y reconnaître des éléments théoriques de la linguistique de l'énonciation d'A. Culioli sur laquelle elle s'appuie, plus particulièrement dans l'analyse des opérations de prise en charge énonciative, le programme de J.-P. Desclés s'en démarque par l'utilisation de représentations formelles de la logique combinatoire typée de Curry, dont Culioli s'est éloigné, par l'utilisation explicite des propriétés mathématiques des opérateurs de la topologie générale et par des références à d'autres approches de la sémantique (notamment la grammaire d'opérateurs de Z. Harris, le schème du trimorphe de B. Pottier et la grammaire applicative de S.K. Shaumyan). Cette construction théorique peut être dite opératoire et logique, avec l'objectif d'ancrer l'activité de langage dans la cognition. L'auteur expose progressivement et méthodiquement les composantes de son modèle de façon à montrer que les langues sont analysables sous la forme de différents systèmes applicatifs d'opérateurs, transformables et composables entre eux par des opérateurs abstraits. Ce processus de compilation, par des changements de représentations entre différents niveaux d'analyse, a ses limites car il est nécessaire, reconnaît l'auteur, de le compléter, pour tenir compte des valeurs polysémiques des unités linguistiques et de certaines ambiguïtés, par un processus linguistico-computationnel « d'exploration contextuelle » et de tenir compte de paramètres interactionnels pour construire une représentation de la signification des énoncés en situation et en comprendre le sens.

En empruntant l'expression de Benveniste de *sémantique de l'énonciation* pour intituler leurs contributions, Dominique Ducard et Sarah de Vogüé n'entendent pas répondre à ce que projetait celui-ci mais cherchent, en se plaçant dans le sillage

d'A. Culioli, à montrer comment traiter la question de la signification dans une théorie de l'activité énonciative. En introduction, Dominique Ducard revient sur le programme de travail que s'est donné Culioli depuis les années 1960-1970, ses principes généraux, ses objectifs et son modèle épistémologique, avec les concepts fondamentaux de *représentation*, d'*opération* et de *marqueur*. Dans une première partie, Sarah de Vogüé présente une analyse de la locution *vouloir dire* qui permet d'exemplifier un modèle constructiviste du sens des énoncés par interaction des unités de composition, selon un mécanisme de *dépliage* d'un terme par un autre, en fonction d'un jeu complexe de paramètres. La démonstration s'appuie sur la notion de forme schématique, corrélative de celle d'invariance dans son rapport aux variations d'une unité lexicale, et sur les catégories de quantité et de qualité. Elle conduit à faire de l'*explicitation* du sens, par ce dépliement, un principe de construction des énoncés et à placer l'activité épilinguistique au cœur de l'activité énonciative. Dans une seconde partie, Dominique Ducard prend une autre direction, en revenant tout d'abord sur les trois grands types d'opération de l'activité de langage dans l'échange énonciatif : *représentation*, *référenciation*, *régulation*, et il choisit de s'intéresser, en reprenant une glose fabriquée par Culioli autour de « sans doute » et la schématisation que celui-ci en avait proposée, à la relation entre le marqueur et la notion dont il est un représentant. Un commentaire de cette glose, qui simule et force l'activité épi-métalinguistique ordinaire, et une exploration du sémantisme du « doute » et du champ notionnel qu'il convoque, conduisent à l'hypothèse du *geste mental*, qui renvoie à une imagination sensori-motrice transposée dans l'activité symbolique et dont nous retrouvons des traces dans le sémantisme linguistique. Une double perspective de recherche est enfin dégagée pour la théorie de l'énonciation.

Partant du fait que « parler, c'est échanger, et c'est changer en échangeant », Catherine Kerbrat-Orecchioni se propose d'en tirer toutes les conséquences. La sémantique énonciative qui soutient ses travaux est une *sémantique interactionnelle*, qui, avec le locuteur, convoque également l'interlocuteur. L'interaction est ici prise dans un sens strict, « c'est-à-dire impliquant l'existence de plusieurs locuteurs en présence ou du moins en contact immédiat, et qui s'expriment à tour de rôle ». Cette approche permet d'examiner les phénomènes sémantiques à partir de leur fonctionnement *in situ*, de façon vivante. L'auteure opère selon deux perspectives : dans une perspective onomasiologique, elle s'intéresse à la façon dont s'effectue le travail de dénomination des objets de discours, le choix des unités significatives pouvant donner lieu en contexte interactif à certaines négociations entre les partenaires de l'échange ; et dans une perspective sémasiologique, à la façon dont s'élabore le travail d'interprétation des énoncés, par des interlocuteurs qui disposent de compétences par définition différentes, cette interprétation étant donc elle aussi susceptible de prêter à négociation entre eux. Le sens est ainsi « conçu comme résultat d'un processus d'extraction effectué dans un contexte donné par un sujet donné ». Et le discours est un « co-produit », résultant d'un « bricolage interactif » continu. Catherine Kerbrat-Orecchioni met par ailleurs

l'accent sur le fait que la sémantique de la langue et la sémantique de son actualisation en discours, loin d'être contradictoires, sont complémentaires. Elle est aussi conduite à prendre en compte la position de l'analyste confronté à la tâche de description des différents aspects du fonctionnement sémantique du discours en interaction.

La sémantique discursive, selon Marie Veniard et Michelle Lecolle, traite des usages linguistiques dans leur relation aux pratiques sociales. Elle s'accorde en cela à d'autres approches qui cherchent à articuler la production et l'interprétation des textes à ce qui, culturellement et socialement, les situe et les conditionne. Partant de textes attestés, la sémantique discursive ne limite pas *a priori* ses observations et analyses à des unités prédéterminées, par leur nature ou leur dimension, essayant au contraire de saisir des dépendances et des corrélations, à des niveaux multiples. En rapportant ces unités à leurs emplois, dans des contextes qui concourent à la construction du sens, elle tend à dégager des régularités discursives qui tiennent à des normes et à ce que l'on peut considérer comme des *habitus*, mais toujours à reprendre et à réinventer dans une production dynamique. Les postulats et principes qui guident la démarche adoptée rassemblent des notions connues des analystes du discours et socio-linguistes : contexte, interdiscours, genres textuels, dialogisme, mondes et acteurs sociaux, savoirs partagés, stéréotypes, figements, croyances et doxa, etc. Retenons la notion, plus nouvelle, de « routine discursive », « segment semi-figé doté d'une fonction textuelle ou discursive dans un genre et une communauté langagière donnée », caractéristique de ce qui est recherché et du point de vue qui guide les auteurs, dont la volonté est de réunir les études qui envisagent les textes comme des réalités sociales. Il semble que la sémantique discursive ne veuille pas se démarquer de l'analyse du discours, dans laquelle elle se reconnaît, seulement la ramener à la question du sémantique en discours.

La *sémantique textuelle*, qui repose sur les travaux de François Rastier et dont Carine Duteil-Mougél dresse le cadre théorique et méthodologique, est une sémantique interprétative des textes et des cultures. Elle est ancrée dans le projet d'une sémiotique des cultures, elle-même rattachée à une science de la culture (*Kulturwissenschaften*), dans la tradition allemande (Cassirer, Humboldt), mais aussi en rapport avec la sémiologie envisagée par Saussure. Le principe de la médiation sémiotique est fondateur de la culture et tout texte, en tant qu'objet culturel, est le produit d'une pratique sémiotique dont l'interprétation est contextualisée et située. Carine Duteil-Mougél met ainsi en avant le positionnement de la sémantique textuelle dans les sciences du langage : récusation de la logique du signe et de l'ontologie ; prévalence accordée au principe de la différence contre celui de la référence ou de l'inférence ; le fait que le sens résulte d'un parcours interprétatif et que son étude relève d'une herméneutique matérielle. Revenant sur les modèles du signe et de la signification, qui pourront être rapportés à d'autres approches sémantiques représentées dans l'ouvrage, il est montré en quoi la problématique de la différence intègre les différents niveaux de la signification. La sémantique différentielle, dans sa visée unifiante, définit ainsi les différents paliers

de description du sens, depuis le morphème jusqu'à la pratique sociale qu'est le texte indexé à un « espace de normes », correspondant à différents paliers de la sémantique. Une description rigoureuse de l'analyse sémique, illustrée par des exemples, aux différents paliers microsémantique, mésosémantique et macrosémantique, où dominent les oppositions inhérent/afférent et générique/spécifique, montrent la cohérence et la cohésion de la théorie. Dans cette perspective le global détermine le local et tout texte s'inscrit dans un corpus, dont les modes d'exploration textométrique renouvellent l'analyse morphosémantique, comme Carine Duteil-Mougel le signale. Une nouvelle voie est au final entrevue, celle d'une « théorie "prosodique" du sens », selon Rastier, où les textes sont alors des « *cours d'action productive et interprétative* », dont les rapports formes/fonds varient selon l'activité énonciative et interprétative. La sémantique textuelle s'ouvre alors à une sémantique du style, caractérisé par le rythme.

Comme le dit d'emblée Bénédicte Pincemin dans son exposition de la *textométrie*, variante de la lexicométrie, celle-ci ne donne pas matière à une théorisation sémantique en soi, mais elle permet, par la méthode introduite dans l'analyse automatisée des données linguistiques et textuelles, en lien avec la linguistique de corpus et à côté d'autres méthodes informatisées (*text mining*, TAL), de mettre à jour la structuration de ces données, pour la compréhension de la sémantique des langues et des textes. Un aperçu historique, depuis les travaux de statistique lexicale des années 1960 jusqu'aux derniers logiciels de traitement, montre quels ont été les différents types de calcul des données mis en œuvre au gré des évolutions technologiques et de la création de nouveaux outils. Prenant pour exemple les calculs effectués sur un corpus rassemblant les discours de vœux des présidents français de la V<sup>e</sup> République, Bénédicte Pincemin explique quels sont les traitements possibles des occurrences de mots. Elle précise aussi ce qui distingue l'approche textométrique et elle souligne le rôle fondamental du chercheur-analyste, qui fait des choix à chaque étape de la procédure, avec des allers-retours entre les résultats et le texte. Dans sa dimension d'observatoire des langues et des textes, la textométrie répond à six principes opératoires qui ressortissent à un modèle de sémantique privilégiant le global, le contexte, le contraste, le factuel, l'interprétation, l'ouverture. La question, posée par Saussure, de savoir comment délimiter une unité linguistique et quelle est son identité, dans son changement, est éclairée ici par la méthode d'investigation. Le problème de la caractérisation sémantique des unités, à différents niveaux linguistiques et en contexte, est abordé en adoptant les postulats et la méthode de la sémantique interprétative (Rastier), avec un sens qui est alors compris non pas positivement mais dans les rapports de similarité et d'opposition, selon les principes d'une herméneutique matérielle et différentielle.

Enfin, Jacques Moeschler explore l'*interface sémantique/pragmatique*. Il est principalement question des raisons pour lesquelles signification (linguistique) et sens (en usage) doivent être distingués. L'auteur part du constat selon lequel l'histoire récente de la pragmatique a cherché à expliquer que le sens du locuteur va au-delà de ce qui est encodé linguistiquement. Il cherche à savoir comment le sens de l'énoncé, ou sens

du locuteur, est calculé, notamment dans la théorie de Grice de la signification non naturelle et celle de la Théorie de la pertinence (Sperber et Wilson), en introduisant les concepts clés en pragmatique d'*implicature conversationnelle* (généralisée et particulière) et d'*implicature conventionnelle* d'une part et d'*implication contextuelle* d'autre part. Les différents types de signification, que ce soit en sémantique vériconditionnelle (Montague), en pragmatique néo-gricéenne (inférences potentielles et actuelles, Gazdar), ou encore en pragmatique post-gricéenne (implicature et explicature), ainsi que les critères permettant de les distinguer, sont définis et discutés. Enfin, la question de l'interface sémantique-pragmatique, centrale dans les recherches contemporaines en linguistique théorique et formelle, conduit aux interrogations suivantes : comment l'interface sémantique-pragmatique fonctionne-t-elle ? Pourquoi avons-nous besoin d'une telle interface ? Où l'interface est-elle localisée ? Pour y répondre six critères sont retenus : accessibilité, force, explicitation, vériconditionnalité, contextualisation et inférence. Cela permet de montrer que la frontière entre la sémantique et la pragmatique est complexe, poreuse et sinueuse, ressemblant davantage, selon les mots de l'auteur, « à la géographie des cantons suisses qu'aux frontières rectilignes des pays sub-sahariens ».

Ce bref parcours aura laissé entrevoir les lignes directrices de chaque entrée et pourra ainsi permettre de procéder à des mises en parallèle. Une lecture de l'ensemble des chapitres fera apparaître, d'une approche à l'autre, aussi bien des convergences, avec des recoupements ou recouvrements possibles, que des divergences, avec parfois de franches coupures. La construction de la signification linguistique et l'accès au sens sont appréhendés par la prise en compte d'unités signifiantes variables en dimension et en composition, à partir d'observables extraits de données empiriques ou fabriquées, dans des contextes dont l'étendue est également variable, en suivant des raisonnements et des procédures qui peuvent privilégier des relations différentielles, référentielles, inférentielles, ou les calculs formels, mettre l'accent sur les connexions internes entre les éléments d'un système ou sur des renvois à des situations ou un ancrage dans le monde de la perception et de l'(inter)action, dans une optique naturaliste ou culturaliste, en recourant à divers systèmes de représentation métalinguistique ou logique. Aussi chaque proposition théorique pourra-t-elle être estimée quant à sa position par rapport au référentialisme ou au représentationnalisme, à l'expérientialisme, au contextualisme et au situationnisme, au logicisme, au mentalisme, à l'historicisme ou à l'universalisme. Le partage se fait également par le langage de représentation et d'explicitation de la construction de la signification, en fonction de son degré de formalisation : gloses en langue naturelle, notations logico-formelles, schémas iconiques, graphes... Si les critères de cohérence et de congruence sont requis pour répondre de la scientificité d'une approche, la description adéquate d'un objet dépend de la façon dont cet objet est construit par l'observateur-analyste, dans son cadre théorique, et si les explications et les réponses diffèrent d'une approche à l'autre,

c'est que, avant tout, on ne se pose pas les mêmes questions. Tout en impliquant des présupposés et des observables différents, selon leur méthode propre, ces approches se présentent comme complémentaires, au gré de leur compatibilité, voire de leur incompatibilité, d'autant qu'il s'agit à chaque fois d'un point de vue sur la signification, dans un domaine placé sous le signe de la pluralité. À cet égard, il faudrait aussi faire entrer en jeu le rôle de l'institutionnalisation de la recherche : communautés de lecteurs, groupes de travail, réseaux scientifiques, communication et diffusion, enseignement et formation. Cet ouvrage entend participer à cette institutionnalisation par une connaissance élargie des études en sémantique, dans leur variété, leur vitalité et leur richesse, ouvrant à une réflexion fondamentale sur les questions de la signification linguistique et du sens, dont les développements conduiront à une réévaluation de ce panorama changeant de la sémantique.

## TABLE DES MATIÈRES

Amir BIGLARI et Dominique DUCARD Prologue. Pour une sémantique plurielle.....	7
Jean-Claude ANSCOMBRE Sémantique argumentative .....	23
Marion CAREL Théorie des blocs sémantiques .....	45
Pierre-Yves RACCAH Sémantique des points de vue.....	75
Olga GALATANU Sémantique des possibles argumentatifs.....	99
Bert PEETERS Métalangue sémantique naturelle .....	121
Gilles COL Sémantique instructionnelle .....	143
Jean-Michel FORTIS Sémantique cognitive .....	163
Vincent NYCKEES Sémantique médiationniste .....	187
Georges KLEIBER Sémantique référentielle .....	207

David PIOTROWSKI Sémantique morphodynamique.....	225
Laurent ROUSSARIE Sémantique formelle.....	251
Jean-Pierre DESCLÉS Sémantique logico-énonciative .....	269
Dominique DUCARD et Sarah DE VOGÜÉ Sémantique de l'énonciation.....	289
Catherine KERBRAT-ORECCHIONI Sémantique interactionnelle .....	311
Marie VENIARD et Michelle LECOLLE Sémantique discursive .....	333
Carine DUTEIL-MOUGEL Sémantique textuelle .....	345
Bénédicte PINCEMIN Sémantique textométrique.....	373
Jacques MOESCHLER Interface sémantique-pragmatique.....	397
Per Aage BRANDT Épilogue. Le sens des sémantiques ou pour une sémiotique du langage.....	417
Références bibliographiques .....	423
Les auteurs .....	469